

VERONIQUE MARIAGE

D'un travail clinique en institution avec un enfant psychotique*

Dans cet article, je présente l'élaboration d'un travail clinique réalisé au Courtil avec un enfant psychotique. Ce n'est pas une cure analytique mais le résultat d'une pratique en institution soutenue par des repères psychanalytiques lacaniens. Je rends compte de trois années de travail dans la vie quotidienne, les activités d'«ateliers» et les loisirs de l'enfant. Damien a neuf ans quand il arrive au Courtil, il en a douze lors de la rédaction de cet écrit. Dans une première partie, je précise ce qui fonde pour cet enfant un diagnostic de psychose; dans une deuxième, je développe le travail réalisé avec lui dans l'institution.

Un cas de psychose

La forclusion du Nom-du-Père ne se voit pas à l'oeil nu, elle se déduit de phénomènes qui en sont l'effet. Ainsi peut-on repérer chez Damien une série de conséquences de l'échec de la métaphore paternelle.

Le traitement du signifiant

La position de Damien par rapport au signifiant se manifeste dans une série de troubles du langage. Lorsqu'il parle, il bégaye, achoppe sur les mots et construit difficilement des phrases. Les mots sont découpés en syllabes, répétées et enchaînées en désordre. Par exemple « moi, j'aime maman », devient « Ma ma j'aime moi mama moi man j'aime... »; la phrase ne s'arrête que parce que Damien est à bout de souffle. Certains mots,

* Cet article est la réécriture d'un travail présenté à la Section clinique du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII, à Paris en 1988, en vue de l'obtention de l'« attestation d'études cliniques »

incompréhensibles, sont des rassemblements de plusieurs mots, par exemple «hippopo-coupé-tame». Ils ne font pas sens pour Damien, qui est d'ailleurs incapable de les répéter.

Son rapport à la signification est particulier. Il confond des mots tels que mort - mord, tête - tète, lui - Louis, etc.

Il opère deux types de renvoi d'un signifiant à un autre, qui dans aucun cas ne représentent le sujet. La première forme de renvoi est dans l'opposition logique grand - petit, méchant - gentil, etc. Le signifiant renvoie à son opposé sans produire de signification. Par contre, cette opération le divise en deux parties. Sa main gauche et sa main droite sont des personnages qui incarnent un bon côté et un côté méchant, un grand et un petit, un fort et un faible. Damien est divisé par l'opposition signifiante et non représenté. Il n'est donc pas divisé au sens de \mathcal{S} , mais pétrifié dans l'opposition signifiante, massivement identifié.

La seconde forme de renvoi d'un signifiant à un autre se fait par contiguïté : dévoration, incorporation, éviscération, division, reconstruction, dévoration, etc. Ces séries de signifiants se bouclent entre elles, tournent en rond. Le passage d'un terme à un autre ne produit pas de signification, ne représente pas le sujet. Il est la dévoration, l'incorporation, etc.

La forclusion du signifiant du Nom-du-Père produit pour lui une pluralisation de signifiants maîtres, un essaim de S_1 sans S_2 et donc sans *aphanisis* du sujet.

La dissolution imaginaire

Cette position particulière par rapport au signifiant a pour corrélat une dissociation imaginaire : « régression topique au stade du miroir », dit Lacan (1) Celle-ci se manifeste par des dédoublements du moi. Par exemple quand il dessine un bonhomme, un second apparaît dans le premier. Il se reconnaît comme double: « c'est moi et Damien, le bon et le méchant ». D'autres fois, de chaque main du bonhomme surgit un ou même plusieurs personnages. Notons encore que de son image dans le miroir, il dit : « deux Damiens ».

Cette dissociation se retrouve dans ses rapports avec ses semblables, particulièrement avec les enfants de même taille que lui. Il veut se mettre à leur place, se colle à eux ou reprend massivement leurs traits. Quand il joue avec d'autres et qu'ils apparaissent les plus forts, ils deviennent alors agresseurs, persécuteurs. L'autre est tout à coup le grand, le fort, le coq, le monstre... Ceci fait alors immédiatement retour sur le corps et le divise en deux il se mord une des mains et de l'autre il menace l'autre enfant,

parfois avec un objet, ou bien il lui donne cette main. Cette sorte de rage peut aussi éclater quand il se trouve séparé de l'autre par une limite: la porte ou la rue. La limite fait miroir, écran, qui le met en position d'agressivité. L'axe de symétrie du miroir le renvoie à la symétrie du corps (gauche - droite), reprise par la symétrie de l'opposition signifiante (méchant - gentil).

Si l'on prend comme repère le mathème du discours du maître que Lacan écrit $\frac{S_1}{S} \rightarrow \frac{S_2}{a}$ on voit que nous avons cerné jusqu'ici dans le cas de Damien le statut du renvoi signifiant ($S1 \rightarrow S2$) et du sujet (S): sa non-représentation par le signifiant et ses conséquences symboliques et imaginaires. Reste à examiner ce qu'il en est de a .

Tentative de faire trou de l'objet en le positivant

A chaque arrivée au Courtil les choses se passent très mal avec sa mère, du moins dans les premiers temps de son séjour. Il ne supporte pas la séparation, fait de grosses colères, et essaie par tous les moyens d'arracher un morceau de sa mère, tout en l'injuriant. Quand il ne peut prélever un bout, il frappe et cherche des trous dans les murs pour les agrandir ou déchire ce qui lui tombe sous la main. Il présente le même comportement lorsqu'il doit quitter le Courtil ou arrêter une activité qu'il apprécie.

Damien promène des objets qu'il ne lâche pas. Dans un premier temps, c'est son manteau. Il est d'ailleurs difficile de le faire changer de vêtements, surtout lorsqu'il s'agit de ceux qui collent à la peau. D'autres objets sont utilisés ensuite. Quand on lui demande de changer de lieu, d'activité ou de se séparer de quelqu'un ou lorsqu'on lui pose un interdit, il veut alors s'emparer d'un objet qu'il arrache du lieu qu'il quitte, de l'activité ou de la personne. D'autres fois, il introduit un objet dans le lieu interdit, toujours alors avec jubilation et excitation. Quand on l'empêche de saisir un objet à la fin d'un «atelier», il arrive même qu'il se tienne le pénis pour l'exhiber et uriner partout.

Quel est le statut de cet objet qu'il emporte ? On pourrait dire que c'est un bout de corps, mais c'est aussi bien un hors-corps.

Le statut du corps n'est pas le statut de l'organisme. L'organisme c'est le vivant dont le sujet se soutient. Le vivant, c'est l'être pur de jouissance, une jouissance primordiale débridée, auto-érotique, tout entière jouissance de la mère. C'est du réel non symbolisé. Pour qu'un organisme devienne corps, il faut l'effet d'une métaphore. De la jouissance peut ainsi se symboliser par l'introduction d'un signifiant. Le corps est donc l'effet de cette métaphore, de cette substitution du vivant par un signifiant, donc par l'Autre (2). Le corps constitue ce passage du vivant à l'état de signifiant. C'est un prélèvement sur l'organisme, un prélèvement de jouis-

sance, un (-1). C'est l'introduction d'une signification qu'on appelle signification phallique (Φ) marquée d'une négativité (- ϕ).

Ceci a deux conséquences. D'abord une perte de jouissance et corrélativement une séparation du corps d'avec sa jouissance. D'autre part la présence d'un reste de jouissance, reste de ce que la jouissance du vivant n'a pu se symboliser. Ce reste, c'est l'objet *a*. Ce reste est aussi celui que Lacan constitue dans le mythe de la lamelle (3). C'est la libido en tant qu'elle est ce qui subsiste du vivant après l'incorporation symbolique. Ce qui échappe et ne peut se symboliser, c'est une partie du vivant de l'organisme, un hors-corps dont l'organisme se dessaisit, c'est à cette place que viennent les objets *a*. Cette séparation ne se fait pas n'importe comment, le sein fait partie de l'enfant, la coupure est entre la mère et le sein, ce qui illustre cet objet comme hors-corps (4).

Damien témoigne par l'objet qu'il arrache, que cet objet est hors-corps. Par la nécessité où il est de l'arracher. Nous avons vu que son rapport au signifiant organise son corps d'une manière particulière et le divise en deux parties : bon et méchant. Il a un corps, corps organisé par l'opposition signifiante dans laquelle il est pétrifié, mais il n'y a pas de métaphorisation. Quelque chose rate et est mis en échec par la forclusion du Nom-du-Père.

D'une part, s'il y a perte de jouissance pour lui, cette jouissance est-elle pour autant interdite ? Peut-il séparer la jouissance de son corps ? Au contraire, cette jouissance fait retour dans le réel du corps et le divise en deux parties. D'autre part, par rapport au reste de jouissance, Damien témoigne que cet objet hors-corps, cette lamelle, il ne peut s'en dessaisir et en reste donc encombré. L'objet reste pour lui présent dans le réel. Il n'est pas perdu, il ne manque pas. Arracher l'objet fait alors fonction de tentative de faire trou de l'objet *a*, là où manque le trou (- ϕ). Par l'objet qu'il arrache il introduit un organe supplémentaire, introduit un (+1) parce qu'il ne lui est pas possible d'introduire un (-1). « Le sujet psychotique ne peut consentir à s'effacer (§) devant l'objet qui, là, fait trou. Pour causer le désir de l'Autre, il faudrait qu'il y consente » (5).

Confronté à un Autre non barré par la métaphore paternelle, c'est-à-dire à un désir de l'Autre ininterrogeable, non positionné pour lui comme désir, il se retrouve tout entier objet de la jouissance de l'Autre et vient combler entièrement le manque inopérant de la mère. Il comble le manque de sa mère, mais du même coup ce manque disparaît, n'en est plus un. En arrachant l'objet, Damien tente de recréer un manque dans l'Autre et ainsi de fonder un Autre qui pourrait désirer ailleurs.

Une question quant à la différence des sexes

Faute d'avoir accès à la signification phallique, Damien a un problème quant à la question de la différence des sexes. C'est pour lui une question, mais en est-ce vraiment une ? Illustrons notre propos de quelques exemples. Dans la prairie il y a trois moutons, deux brebis et un agneau. Damien demande toujours : « mâle ou femelle ? ». Il n'attend pas la réponse, mais les nomme aussitôt en les désignant : « lui mâle, lui femelle, lui le petit ». Quand on lui explique que ce sont deux femelles et un petit, à son sens cela ne se peut. Dès qu'il y a deux, c'est sûrement mâle et femelle. Dans le poulailler, peu après l'élimination du coq, Damien demande : « Et le coq ? ». Lorsqu'on lui précise que le coq a disparu il dit aussitôt : « non », et désignant une poule, ajoute : « lui, là, le coq ». Une poule est désignée comme coq, elle est le coq et le restera les jours suivants.

Quel trait pourrait désigner le mâle et la femelle ? Damien l'ignore. Mâle et femelle constituent une opposition signifiante qui ne renvoie à rien, qui ne représente rien. La différence est dans l'opposition pure. Définir une classe exige l'exclusion d'un trait. Ce qui lui manque, c'est la possibilité de cette exclusion même. Les traits sont mis les uns à côté des autres sans rapport dialectique entre eux. Il ne peut considérer un « on dirait que c'est un coq, mais cela reste une poule ». Il ne manque pas le signifiant (- φ) qui permettrait de poser la question « Qu'est-ce qu'une femme ? », mais pour désigner une femme, il prélève le trait « pis » ou « gros ventre ». C'est du (+), pas du (-). Par conséquent, de ne pouvoir exclure ce trait, Damien ne peut se situer en tant qu'être sexué. Il ne peut davantage dire : « je suis comme... », il est tout entier l'Autre par lequel il est pétrifié.

Notons de surcroît que cet intérêt pour la sexuation rejoint une préoccupation massive de sa mère. Celle-ci a une passion, l'élevage et la reproduction de différentes espèces d'oiseaux. C'est pour elle et pour son entourage un savoir, savoir absolu qu'elle seule détient, savoir particulier donc. Avant de déménager, elle a possédé des cages en grand nombre. Cependant, à un certain moment, des oiseaux ont été exterminés par une épidémie. Il ne lui reste alors que quelques couples d'espèces différentes. Dès lors elle range précieusement ces oiseaux devenus rares. Elle isole la femelle au bon moment et la met en couple avec le mâle. Elle parle beaucoup de cela à Damien. Elle lui explique que les oiseleurs ne sont pas aussi compétents qu'elle, elle est seule à savoir reconnaître les sexes. Un jour la mère de Damien s'est même mise en colère sur un des oiseaux qui n'avait pas pondu au bon moment et l'a puni en le séparant des autres oiseaux, comme s'il avait eu une intention malveillante. Signalons - personne ne s'en étonnera - qu'on surprend souvent Damien sautillant comme un oiseau. Sa mère l'appelle très souvent « l'oiseau rare ».

Damien est là visiblement pris dans un savoir sans faille que possède sa mère, au vu de tous, sur la question de la différence des sexes. Il est ici clairement en position de représenter la vérité de l'objet du fantasme maternel (6).

Le travail réalisé en institution

C'est le travail en «ateliers» (7) qui a permis de saisir la problématique de Damien et d'éclairer ce qui se passe dans le plus quotidien du travail. La réflexion faite sur son cas et son essai de théorisation ont permis à toute l'équipe et à chacun de se positionner.

La première année de sa prise en charge, il participe à un travail dit « atelier de modelage », avec deux autres enfants, ce qui s'avérera important. Il y répète sa problématique et me confronte à deux types de problèmes. D'abord il réalise l'équivalent d'une série de signifiants (S1 - S1 - S1...) avec le matériau meuble. Il réalise ainsi des animaux sommairement représentés et les nomme - serpent, crocodile - prend le couteau, les éventre, demande de l'aide, ajoute « il saigne », me les donne pour que je les abandonne dans un coin où ils perdent tout leur sang et meurent. Les animaux deviennent des personnages qu'il me demande d'aider à réaliser. Cela se poursuit : « c'est le ventre de maman »; il en coupe un bout, « c'est le bébé », tous deux ont faim et meurent. Il fait encore des prolongements de ses mains qu'il coupe. Il recouvre mes mains de terre, dit qu'il y a un monstre dedans, le doigt sort, le monstre sort, mange la main, il tue le monstre qui mange la main, etc. Dans toute cette activité, Damien me met dans une position où je suis inexistante en tant que sujet désirant. Il m'utilise pour m'introduire dans son circuit infernal comme Autre en tant que simple prolongement de lui-même. Il reste, lui, entièrement fixé par les signifiants de l'Autre.

Un second problème apparaît d'emblée, celui d'arrêter l'activité. La série développée pourrait continuer pendant des heures sans point d'arrêt. Arrêter est insupportable pour lui et le rend très agité et angoissé. Il tourne alors en rond sans pouvoir quitter la pièce, essayant d'arracher un morceau de terre qu'il conserve ensuite parfois pendant plusieurs jours sans le quitter, même la nuit. Il est également impossible de réaliser et de conserver sous une quelconque nomination un objet sans le transformer ou le détruire.

Après plusieurs mois, une de mes interventions va produire une modification importante. Il fallait arrêter cela; aussi je refuse ce jour-là de m'occuper de lui, d'entrer dans son jeu et je lui dis alors, désignant une autre enfant et son travail : « ça suffit, regarde Sabine, elle au moins fait quelque chose avec la terre et de plus, les objets qu'elle réalise, elle les

vend ». Damien me regarde surpris, s'arrête, regarde Sabine et sort préoccupé sans rien emporter cette fois. Les semaines suivantes, il refuse de venir. Ensuite il revient et me dit : « moi aussi, faire comme Sabine, faire des oeufs ». Dès lors il réalise des objets qu'il emporte pour les offrir. Il répète cela pendant plusieurs semaines puis cesse de venir.

Des conséquences importantes se dégagent dans les semaines qui suivent. Damien intègre l'école en emportant chaque fois un objet du Courtil et inversement. Cet objet finira par être réduit à presque rien, par exemple un bout de papier. Il installe de même une circulation d'objets entre le Courtil et sa famille. Les colères et les angoisses liées à la séparation disparaissent. A la place, il accumule des objets très volumineux qui encombrant sa chambre et le couloir avant chaque retour à la maison. Chaque fois, je les trie avec lui et il réduit le gros tas à un objet pour chaque membre de la famille. Cette opération est tout à fait apaisante.

Que s'est-il passé par cette intervention? J'ai d'abord dit non à la jouissance et j'ai décentré mon attention sur une autre, marquant par là que je désire ailleurs, que ce qui intéresse mon désir c'est autre chose que lui. Ceci lui permet de pouvoir se faire aimer pour un objet autre que lui-même et de donner ce qu'il n'a pas - comme si l'on était dans le registre de l'amour -, mais en le positivant. Ce qui ici n'est pas sans ressembler à l'amour est en fait une localisation de jouissance dans un objet voué à la circulation.

Damien est donc passé d'une position où il arrachait un bout du corps de l'Autre, tentative d'éviter d'être lui-même objet de la jouissance de l'Autre, à une position où il propose à l'Autre un autre objet, qui faute de pouvoir être ce qui lui manque est ici un objet réel qui se met à circuler, lui permettant du même coup de circuler d'un lieu à l'autre et lui procurant un apaisement important. L'objet qu'il échange vient médiatiser la séparation et me mettre en position de tiers.

S'ouvre alors une nouvelle période, un nouveau matériel devient accessible : la peinture. Il réalise alors un travail de réorganisation de l'univers en deux parties autour de la différenciation mâle et femelle. Il me demande d'être à chaque fois également l'élément qui sépare les deux pour cette réorganisation. Il dessine très rapidement, traçant d'abord un méchant et un bon, qui se disputent aussitôt et s'entredévorent à nouveau. Mais il conclut maintenant : « ça suffit » et il s'arrête. Il reconstruit alors le dessin en le divisant en deux par un trait ou par un personnage et ferme l'ensemble d'un cercle.

Ensuite il trie très attentivement une série d'animaux, rangeant les mâles d'un côté, qu'il reconnaît à un trait - pénis ou corne - et femelles de l'autre, distinguées, elles, d'un autre trait - pis ou gros ventre -. Il fait sortir

du lot deux mâles qui se bagarrent et que les femelles regardent; il me demande de dire « arrête, en prison ». Il termine alors en rangeant les mâles dans une armoire et les femelles dans une autre. Il lui faut donc une limite réelle, qui produit une répartition accompagnée pour lui d'un apaisement sensible pour quelques heures.

Damien devient pubère et grandit très fort. Cette transformation de son corps a des effets catastrophiques en le figeant à nouveau sous un essaim signifiant : grand, mâle, fort, coq, monstre. Il devient dangereux, surtout pour les petits. S'identifiant alors complètement à un grand qui se transforme, il s'accroche à un personnage de feuilleton télévisé, Hulk. Imitant ce héros demi-monstre, c'est particulièrement au moment où il est seul qu'il dit: « moi, tout vert, Hulk », mimant une transformation, arrachant ses vêtements sous prétexte qu'ils deviennent trop petits, et rugit en simulant un masque d'horreur.

C'est à ce moment que je reprends un travail régulier avec lui, qui l'apaise très vite. Hulk redevient un personnage de télévision, plus lui. J'interviens de deux façons. A chaque fois qu'il se fige dans cette sorte d'érection, j'introduis une petite différence. Je lui dis par exemple: « on peut être grand, fort et pas méchant », ou encore « quand on est grand, fort, on peut travailler », et je fais des travaux de bricolage avec lui dans l'institution. Il prend cela très au sérieux. De plus, puisqu'il est grand, le moment est venu où il peut changer d'école et apprendre les rudiments d'un métier.

Dans le travail en « ateliers », il s'intéresse à nouveau aux répartitions d'animaux et à la terre, il poursuit sa reconstruction d'un monde divisé en deux parties, toujours selon le même schéma. Mais des organisations nouvelles apparaissent. Avec la terre il construit des maisons et il introduit de nouvelles classifications. Les animaux domestiques sont à l'intérieur des maisons, les sauvages, au dehors. Il associe le mâle et la femelle d'une même famille, y ajoute le petit. Il se trouve alors très embarrassé, il manque d'animaux pour former des familles complètes et découvre que le petit qui est seul peut se faire adopter et devenir le fils d'un père quelconque, qui peut soutenir d'une parole : « tu es mon fils ». Le père est celui qui travaille, le fils l'aide. Cette découverte est très importante pour Damien et produit un apaisement remarquable. Tous les week-ends il travaille avec son père à des petits travaux de maçonnerie et reprend massivement les traits de sa profession.

Un travail sur les identifications est maintenant devenu possible par renforcement et fixation à un trait socialement acceptable: « travailleur ». Jusqu'où cela pourra-t-il aller? S'il y a apaisement, ce renforcement des identifications pourra-t-il suffisamment le stabiliser? Damien a encore souvent besoin de l'intervention réelle de l'Autre pour que les choses

puissent s'organiser. Pourra-t-on la remplacer ou faudra-t-il considérer que c'est impossible?

NOTES

- (1) J Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 568.
- (2) Nous renvoyons à ce propos au cours de J.-A. Miller tenu au Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII en 1987-1988, intitulé « Cause et consentement », inédit, séances des 20 et 27 avril 1988. Egalement à J.-A. Miller, « Schizophrénie et paranoïa », *Quarto*, n° 10, 1983, pp. 18-38.
- (3) Cf. J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Ecrits*, pp. 846-848.
- (4) Cf. J. Lacan, *ibid.*, p.848, et J.-A. Miller, « Schizophrénie et paranoïa », *op. cit.*, pp.32-33.
- (5) J.-A. Miller, Cours « Cause et consentement », séance du 27 avril 1988.
- (6) J. Lacan, « Deux notes sur l'enfant », *Ornicar?* n°37, 1986, pp. 13-14.
- (7) Pour la définition de ce travail, nous renvoyons au texte de D. Holvoet dans le présent numéro.